



Balade avec mes « influenceurs »

Tome VII : L'Idéologie, l'idéal, l'idée, l'idole

Thierry Freléchoz¹

N° 71, 20 juin 2026

*Autant que l'impensé du corps,
l'idéologie est l'impensé du penser.*
R. Kaes

Préambule

Je poursuis mes balades avec mes influenceurs. La question qui m'a amené à ce texte est mon incompréhension devant certains systèmes de pensée qui semblent ne pas tenir compte de la réalité ou des faits. Comme si ceux-ci n'avaient pas d'impact sur la façon de penser, d'agir vis-à-vis du monde. La réalité politique des USA, par exemple, mais d'autres situations aussi ont provoqué ma curiosité, qui, tant qu'on ne lui a pas fourni matière à réflexion, ne veut pas s'éteindre. C'est au livre de René Kaës, *L'Idéologie, l'idéal, l'idée, l'idole* (Kaës, 2016) auquel je me suis attelé – et le mot est faible – et je vous en livre ma synthèse ici.

Courage.

Introduction

L'idéologie a mauvaise presse. Elle est associée aux mouvements politiques (fascisme, socialisme, capitalisme) qui tous promettent des jours meilleurs...à condition de sacrifier soit une génération, soit une liberté, soit de laisser au marché la capacité de s'autoréguler.

La définition de l'idéologie est la suivante : Ensemble d'idées constituant un système philosophique et conditionnant le comportement de ses adeptes.

Freud écrit dans *Sur une conception du monde* : « *Je crois qu'une conception du monde est une construction intellectuelle capable de résoudre, d'après un unique principe, tous les problèmes que pose notre existence* ». Elle répond ainsi à « *toutes les questions possibles et permet de ranger à une place déterminée ce qui peut nous intéresser. Il est bien naturel que les hommes tentent de se faire une semblable représentation du monde et que ce soit là un de leurs idéaux.* » (Freud, 1933)

Quelle bonne idée ! Une conception basée sur un unique principe qui répond à toutes les questions, donc plus besoin de s'interroger, à toutes les questions une réponse. Une forme d'I.A donc.

*Mais la caractéristique principale des conceptions du monde tient à leur capacité (ou à leur **prétention**²) de proposer un système apte à concevoir la totalité du monde et à en fournir une explication selon un « principe unique ». Une telle construction intellectuelle du monde*

¹ Psychothérapeute FSP, Psychanalyste Baudouin, Didacticien SIPsyM

² Souligné par l'auteur.



s'oppose à la démarche et aux résultats de la science : partielle, ouverte à l'imprévu, rationnelle. Alors que la science s'ordonne à la quête et à la proclamation de la vérité, les conceptions du monde mobilisent les puissances de l'illusion, elles accomplissent les fonctions de l'Idéal exemplaire.

L'idéologie et la science auraient donc deux rapports différents par rapport au monde, d'un côté la certitude rassurante et de l'autre l'incertitude, les vérités temporaires en attente d'être dépassées, le doute, la confusion parfois.

On comprend bien que l'idéologie offre des réponses qui évitent de devoir penser, car, pour Bion, penser suppose de *tolérer la souffrance de la frustration* (Bion, 1962), ou, en tout cas, demande un effort.

Les trois espaces psychiques

Dans son texte, R. Kaës s'interroge sur les conditions qui font qu'un sujet adopte une position idéologique, ce qui l'amène à défendre une idéologie, au détriment parfois de lui-même ou de son développement. Il se pose la question des *conditions-cadres* qui amènent un sujet à prendre une telle position idéologique.

Chaque enfant qui arrive au monde ne bénéficie pas des mêmes conditions de départ, ni des mêmes opportunités. L'environnement qui l'accueille est porteur d'une histoire, de drames, de réussites, de valeurs, de règles- énoncées ou non- son environnement est porteur d'un récit, de secrets, de mythes.

René Kaës a développé l'hypothèse selon laquelle le psychisme ne serait pas uniquement individuel, mais qu'il comporte deux autres dimensions, en lien avec les autres (la famille) et ce qu'il appelle la relation avec plus-qu'un-autre (la société). Ces trois niveaux sont en interrelation les uns avec les autres, bien que chacun réponde à une logique différente.

Il distingue trois espaces psychiques :

- ***L'espace intrapsychique*** : *Le premier est celui du sujet singulier ; c'est celui auquel nous avons affaire dans la cure.*
- ***L'état interpsychique*** : *est celui des liens intersubjectifs que les sujets contractent dans la rencontre avec un autre ou plus-d'un-autre (famille, petit groupe).*
- ***L'espace transpsychique*** : *est celui de l'ensemble qu'ils construisent, dont ils sont partie constituante, et partie constituée, comme un groupe, une famille, une institution (la société).*

Les types de contrat

À ces trois espaces psychiques chez un individu, l'auteur ajoute plusieurs types de contrats relationnels. Un contrat fixe des règles qui définissent la place de chacun, les relations possibles entre les uns et les autres, les possibilités de mobilité, la nature des liens que les gens peuvent avoir les uns avec les autres, les valeurs qui doivent être partagées...

Un enfant en arrivant au monde est pris dans une réalité x, ou y dont il doit s'accommoder. Et ceci va définir au départ son identité, les règles des relations aux autres et son rapport à la société qui entoure sa famille.



Il définit les types de contrat suivants :

Le contrat narcissique :

*Ce **contrat narcissique** assigne à chacun une certaine place qui lui est offerte par le groupe, et qui lui est signifiée par l'ensemble des voix qui, avant chaque sujet, ont tenu un certain discours conforme au mythe fondateur du groupe. Ce discours inclut idéaux et les valeurs ; il transmet la culture et la parole de certitude de l'ensemble social et chaque sujet, d'une certaine manière, doit le reprendre à son compte. C'est par lui qu'il est relié à l'Ancêtre fondateur.*

Dans ce cadre, le sujet a une certaine marge de manœuvre, une certaine liberté. Il peut choisir son métier, reprendre certaines valeurs du groupe (le mariage, avoir ou non des enfants...).

Les alliances défensives et pathologiques :

*J'ai appelé « **pacte narcissique** » une forme pathologique du contrat narcissique. Dans ce cas de figure, aucun écart n'est possible entre la position assignée par l'ensemble et la position du sujet ; celui-ci ne peut que répéter inlassablement les mêmes positions, les mêmes discours, les mêmes idéaux. Ce sont là les dérives extrêmes des diverses formes d'abandon de la pensée, de l'aliénation dans l'Idéal.*

Ici le sujet est assigné à une place. « Ton père a été boucher/docteur ; tu seras boucher/docteur. Tu dois faire comme tes parents et tes grands-parents, te marier avec une fille de ta classe /de ton milieu / de ta région de ta religion et faire des enfants... »

Le pacte dénégatif :

J'ai proposé le concept de pacte dénégatif pour décrire ce qui, dans tout ensemble intersubjectif, est voué, d'un commun et inconscient accord, au destin du refoulement ou de la dénégation, du déni, du désaveu, du rejet, de l'enkystement : la fonction du pacte est que le lien s'organise et se maintienne dans sa complémentarité d'intérêt. Le pacte établit que soit assurée la continuité des investissements et des bénéfices liés à la subsistance de la fonction de l'Idéal et du contrat narcissique.

Ici, il existe un accord-inconscient- pour taire, effacer, occulter certains aspects de la réalité. Une partie de la réalité est mise de côté, ignorée, mise à part. Cela peut concerner les secrets de famille, « l'oncle qui s'est suicidé mais dont personne ne parle, mais qui a sa photo sur la cheminée – il a existé, mais il est mal parti en nous faisant honte, alors il ne faut pas l'évoquer » ou tout autre élément de l'histoire familiale que « l'on sait mais que l'on tait ».

Il ajoute un quatrième type de contrat, où le contrat porte sur le désir ou l'interdit de certains désirs, ou sur l'interdit de penser certains désirs.

Communauté de déni :

Par communauté de déni**, M. Fain (Fain, 1981b, 1981a) rend compte d'une modalité de l'identification de l'enfant à sa mère lorsque celle-ci, ne parvenant pas à se dégager de lui pour désigner en un autre lieu que l'enfant un objet de désir (du père), le déni de l'existence du désir du (pour le) père est à la fois le fait de l'enfant et celui de la mère. Il m'a semblé que nous pouvions donner à cette idée une portée plus générale **et penser que la communauté de déni porte sur la réalité de l'objet du désir de l'autre, et maintient un état de non-séparation entre



les sujets d'un lien³. Elle s'accompagne, de ce fait, d'un régime d'identifications narcissiques et projectives croisées.

Dans ces formes plus pathologiques que nous traiterons plus loin, cette forme de déni peut porter sur le désir, sur ce que le désir nous a fait faire, mais qui ne peut être assumé. Par exemple, une mère qui dit qu'elle n'a jamais eu de désir pour le père et que son seul désir porte sur l'enfant.

À ce moment-là, l'enfant est le désir de la mère. Ce qui donnerait une fonction mathématique du type $y = f(x)$, où l'enfant (y) serait en rapport direct avec ce que x décide, commande ou veut. Le (y) n'a pas son mot à dire ; il subit les fluctuations que lui impose (x).

Mais être « le désir de sa mère », quelle tentation, quel fantasme, quel rêve !

Si ce passage vous semble énigmatique, c'est parce que je ne vous ai pas fourni tous les éléments de compréhension, mais cela a pour but de vous inviter à aller plus loin dans le texte...

Naissance d'un nouveau-né inachevé

Un enfant arrive au monde. Ce « monde » n'est pas identique pour tous, les conditions de départ vont avoir un effet sur le développement de l'enfant, les possibilités qui lui sont offertes de se structurer, ou pas.

Ce qui est certain pour tous, c'est qu'ils sont tous dans l'état que Freud décrit dans le terme du drame de la *Hilflosigkeit* (Freud, 1926), de l'état *d'être sans secours*.

L'enfant arrive au monde dans un état d'être sans secours et a besoin des autres pour survivre. Nous avons donc un sujet qui va dépendre de son environnement pendant de longues années. Tout d'abord, la mère avec laquelle il va faire « couplage », puis, si les choses se passent bien, il va aborder la question du tiers séparateur, le père, puis la famille, plus ou moins élargie, des frères et des sœurs, déjà là ou qui vont venir plus tard bouleverser l'équilibre du groupe, puis il va se confronter aux autres dans un groupe à la crèche et ainsi de suite. Comme on le voit, toutes ces étapes peuvent être source de questions, de souffrances, d'impossibilités, de manque de place, de confusion.

La situation *d'être sans secours* ne se limite donc pas aux premiers mois, tout au long de la vie nous sommes sujets à des bouleversements, des remises en question qui mettent en péril ou en question notre identité, notre savoir, nos certitudes. Un échec dans les études, une rupture amoureuse, un licenciement, un deuil, tout est remis en question et nous sommes à nouveau cet *être sans secours*.

Fonction psychique de l'idéologie

Ces bases posées, nous pouvons poursuivre la question concernant l'idéologie. *René Kaës se pose la question de la **part de vérité psychique qui peut être reconnue à l'idéologie**. Quels contenus psychiques prend-elle en charge et qu'interprète-t-elle ? De telles questions rompent avec les conceptions péjoratives et négatives de l'idéologie.*

L'idéologie n'est pas juste un défaut, un manque ou une erreur à corriger, elle aurait sa place dans la vie psychique des individus, elle prendrait en charge une part de la charge psychique

³ Souligné par l'auteur.



individuelle, familiale et collective en fournissant des réponses concernant les mystères de la vie, son origine, son sens, sa finalité et sa finitude.

L'idéologie est un des constituant, un des **ciments** du psychisme humain dans les trois dimensions envisagées, pour le sujet, pour les liens avec les autres et pour sa place dans la famille, le groupe et la société. L'accord autour des réponses qu'elle nous fournit nous permet de faire groupe, de nous comprendre.

C'est peut-être au moment où « notre place dans le monde », notre identité, nos croyances et/ou nos liens sont remis en question que l'*évidence* est remise en question -maladie, accident, chômage, retraite- que l'idéologie dans laquelle nous baignons est remise en question. Qu'en est-il de la solidarité ? Qu'en est-il de ma place après ma retraite ? Comment intégrer un monde du travail qui veut que j'aie de l'expérience ? Où est la justice ?...

Elle mérite donc l'analyse qu'il en fait, et je vais tenter maintenant de vous en proposer une synthèse de ce que j'en ai compris.

Idéologie structurante et idéologie clôturant

*L'idéologie comporte deux faces, l'une **tempérée et structurante**, l'autre clôturant et radicale. Dans le premier cas, elle est du côté d'Eros, lie des pensées et tisse des liens. Elle fournit, sur un mode différent de celui du mythe, des pensées de « certitude » nécessaires à la formation d'un groupe. Elle fournit un cadre de représentation pour engager l'action et requiert, pour cela, une alliance offensive : aucune grande transformation sociale, culturelle, politique ou économique n'a pu se produire sans une idéologie qui en soutienne le désir et la poussée et qui l'encadre par un discours de justification.*

Cet aspect de l'idéologie à l'avantage de nous fournir un cadre de pensée, une délimitation des rôles, des voies relationnelles, une sorte de marche à suivre pour que la relation aux autres soit possible et respecte un certain code.

*L'autre face de l'idéologie est sa **face clôturant radicale, froide ou furieuse**, militante, ou militaire en quelque sorte. L'idéologie radicale a toujours un bras armé : celui de l'Inquisition, du Parti, de la Phalange, des groupes terroristes. Cette idéologie se raidit sous l'effet des nécessités défensives, souvent vitales, qui s'imposent à un sujet ou à un groupe, mais sous l'effet des idées-actes, délirantes et paranoïaques, de lutte contre la dégénérescence ou de sauvetage du monde. Elle est à mes yeux une pression du mal radical dont parlait Kant, **elle ne se localise que chez l'Autre, chez les autres. Elle prétend éradiquer le Mal.***

Cette face-là est le côté rigide, enfermant, déterminé à l'avance par l'idéologie, celle qui définirait que les femmes doivent être voilées, par exemple, ou que les individus de sexe masculin sont tous des s....., ou que les étrangers sont forcément des ennemis, ou que le monde irait mieux si tel ou tel groupe ethnique était supprimé de la surface de la Terre.

Une hypothèse serait que cette face négative de l'idéologie est à penser comme une donnée anthropologique (façon dont les êtres humains se comportent).

Poursuivons alors notre recherche pour tenter de comprendre.

Il existe encore une caractéristique de l'idéologie à nommer, à savoir qu'elle appartient à au moins deux espaces psychiques.



Idéologie collective et idéologie privée

L'idéologie n'est pas seulement une position inhérente au collectif. Non seulement elle requiert une mobilisation personnelle des sujets qui y adhèrent, qui l'adoptent et la soutiennent, mais elle est aussi une position propre à un sujet, comme la vision du monde qu'il construit pour se former une certitude plus ou moins intangible sur la cause des choses.

Nous sommes ici à l'articulation entre la psyché individuelle, intrasubjective, et la psyché relationnelle, interpsychique, voire même transpsychique.

Psychopathologie

On l'a vu : l'idéologie peut être clôturante, fermée, rigide, incompréhensible et pourtant elle existe. Alors penchons-nous dessus et examinons les conditions de sa construction.

Pour René Kaës l'idéologie se loge entre la position schizo-paranoïde et la position dépressive, l'idéologie se situant entre les deux, par l'échec du passage de l'une à l'autre et par les mécanismes de défense mis en place pour faire face à la réalité insupportable à savoir le narcissisme, la perversion et la psychose

Position schizo-paranoïde :

*Elle se caractérise par le **clivage du self et des objets** : le bébé divise ses expériences et les figures maternelles en objets « bons » (aimants et gratifiants) et "mauvais" (frustrants et persécuteurs) pour gérer ses angoisses. Ce clivage est accompagné de mécanismes de défense tels que : la projection et introjection / l'identification projective / l'idéalisation et omnipotence.*

À ce stade, l'autre (l'objet, la mère) n'est pas reconnu ; il n'existe pas encore ; il y a un intérieur – moi – et l'extérieur – le reste.

Les mécanismes de défense, comme son nom l'indique, sont des automatismes de pensée qui visent à répondre aux questions, aux angoisses, à l'incompréhension face au monde et à ces énigmes.

L'introjection et la projection consistent pour le nouveau-né à classer les choses en bonnes ou mauvaises, il garde les bonnes et expulse les mauvaises dans l'autre. Le bon-sein, celui qui est là quand je le veux, je le garde, le mauvais-sein, celui qui se fait attendre ou se dérobe, je le mets chez l'autre.

L'identification projective consiste à déposer chez l'autre des parties de soi indésirables ou de vouloir entrer dans l'esprit de l'autre pour acquérir les aspects désirés de son psychisme.

L'idéalisation est un mécanisme où l'on attribue à l'autre des qualités exceptionnelles ou une perfection idéalisée. Nous retrouverons ces mécanismes dans le fonctionnement idéologique.

On peut faire l'hypothèse que ces modalités de penser, cette façon de comprendre et de décrypter le monde – *ou ce qu'il nous fait* – peuvent perdurer dans la suite de l'existence et/ou lorsque certaines tensions nous ramènent à cette façon de concevoir le monde et d'y répondre selon ces modalités *de penser nos pensées*. *Je garde en moi le bon, j'éjecte le mauvais à l'extérieur et ainsi je suis protégé, du moins je l'espère !*



Position dépressive

Dans la position dépressive, l'enfant commence à percevoir l'objet (souvent la mère) comme une personne unique, capable à la fois de satisfaire et de frustrer, ce qui introduit l'ambivalence et la complexité émotionnelle

L'enfant prend conscience de ses fantasmes de haine envers l'objet aimé, ce qui génère culpabilité et angoisse. Cette conscience entraîne un désir de réparation et un effort pour préserver le bien-être de l'autre. La position dépressive permet ainsi le développement de la compassion et de la sollicitude, marquant le passage de la pré-compassion à la compassion.

À ce stade, pour autant qu'il puisse être maintenu, l'autre existe, c'est une personne, ou cela le devient. Cette personne, cet autre, j'éprouve pour lui/elle des sentiments, des émotions qui sont contradictoires. Quand elle me fournit ce que je désire, tout va bien, mais dans le cas contraire, ma colère pourrait le détruire, et j'essaie bien sûr de le faire disparaître tant ma colère est forte. C'est le moment où l'enfant vérifie que la haine qu'il porte à l'autre est un peu moins importante que l'amour qu'il lui porte. *L'objet existe après qu'il a résisté à ma haine*, disait Winnicott, et c'est seulement à ce moment-là que je peux lui faire confiance.

Remarque

Pourquoi « faire confiance » ? Pourquoi cette expérimentation-là ? L'objet, c'est-à-dire la mère, devient une personne unique, précieuse. Un bémol toutefois : pour que ce passage se fasse, il faut que l'environnement réponde favorablement aux demandes de l'enfant.

Que se passe-t-il si la réponse de l'environnement ne permet pas à l'enfant d'intégrer à l'intérieur de lui cette ambivalence à laquelle il est censé être parvenu, à savoir que je peux aimer et détester en même temps une personne. Comment accepter cette non-congruence interne ? *Comment accepter d'être la chose et son contraire*, et ne pas se penser fou ?

On le voit ces stades de la pensée ne sont pas des étapes franchies à tout jamais. Les circonstances de la vie, des épreuves particulières peuvent nous faire régresser, ou retourner en arrière ou nous faire retrouver ces modes de pensée plus archaïques.

Donc, la position idéologique se loge entre la position schizo-paranoïde et la position dépressive, celle-ci pouvant ne pas être très stable, par exemple.

Qu'est-ce que la position idéologique ?

René Kaës définit : *Par position, j'entends une organisation typique de formations psychiques de relations d'objet, de mécanismes de défense, de structures identificatoires et d'alliances inconscientes basées sur les angoisses fondamentales schizo-paranoïdes et dépressives, à partir desquelles se forme une mentalité.*

Dit à ma manière, c'est une façon d'être au monde, une façon de gérer la relation aux autres et ma compréhension du monde. Ceci détermine bien sûr ma personnalité, mes réactions et mes convictions.

L'analyse des cures individuelles m'a conduit à formuler l'hypothèse que l'idéologie, pour se construire, exige la complicité de l'autre (de la mère) afin de rejeter hors du champ de l'expérience toute atteinte à l'intégrité narcissique-phallique.



Ici, à nouveau, le terme « mère » est à comprendre comme l'entourage, l'environnement de l'enfant. Il est évident qu'une maman soutenue par un père ou par l'entourage aura plus de possibilités de faire grandir son enfant en lui présentant le monde, monde dans lequel elle a sa place, où elle est estimée et son travail de maman valorisé. Dans le cas contraire, on peut assister à un repli de la maman sur l'enfant qui serait sa seule source de satisfaction.

Alors l'intégrité narcissique-phallique de l'enfant ?

Humanisation

On l'a vu, le sujet humain n'a pas beaucoup de chance au départ. Sa faiblesse au départ, la lenteur de sa maturation, les capacités de son psychisme qui doit faire face à des réalités pas très favorables ne font pas de lui la race sur laquelle les dieux auraient pu parier pour survivre. Malgré tout il est là, et chaque enfant doit franchir des étapes qui peuvent mettre à mal la confiance en lui-même, ou le voir refuser le réel dans son intégralité et vouloir fuir dans une néo-réalité plus satisfaisante et moins frustrante. Je dis souvent « le fou est celui qui refuse le réel » et oh combien, je le comprends.

Alors tentons quelques pistes d'explications qui pourraient faire basculer dans la position idéologique, ou y rester.

On l'a vu, c'est dans l'atteinte à la position narcissique-phallique que la question se pose.

Caricaturalement parlant, Narcisse est une position où le sujet désirerait : être auto-engendré, n'avoir besoin de personne et être immortel. On peut voir ici quelques attributs de Dieu, qui lui les a tous. La blessure narcissique serait la prise de conscience du sujet, qui constaterait qu'il est né du désir de deux autres, qu'il a besoin d'eux et qu'il est mortel. À quoi bon vivre dans ces conditions !

Je comprends le terme « phallique » dans sa connotation de puissance, de toute-puissance, en dehors de toute connotation d'identité sexuelle. C'est la croyance de l'enfant qui pense que c'est lui qui fait le monde, la preuve, quand il ferme les yeux, vous cessez d'exister, du moins, c'est ainsi qu'il s'appuie sur cette idée pour faire face à son impuissance.

En résumé, au cours de son développement, le sujet humain doit affronter plusieurs désillusions liées à sa condition. La manière dont il y réagit façonne son rapport au monde. Nous allons passer en revue quelques-unes pour comprendre comment la position idéologique peut se mettre en place

- Il naît nu et faible (dépendance absolue à l'environnement),
- Il doit faire face à l'énigme de la différence des sexes, (castration)
- Incapacité à agir (pulsion d'emprise)
- Il n'est pas le centre du monde (blessure narcissique).

Son psychisme, donc, va devoir affronter un certain nombre de difficultés et leur résolution va dépendre de la force de ses pulsions et de la réponse de l'environnement.

Il naît nu et faible, (dépendance à l'objet)

Winnicott part de l'importance que revêt l'expérience du temps dans le sentiment d'existence de la mère pour le bébé (Winnicott, 1965). Pendant une certaine durée de l'absence de la mère, écrit-il, l'image s'efface et la capacité qu'a le bébé d'utiliser le symbole de l'union cesse dans le même temps : désarmé, le bébé est remis de son désarroi si la mère revient ; il est



traumatisé si l'absence se prolonge et si le retour de la mère ne répare pas son altération. Le traumatisme implique que le bébé a éprouvé une coupure dans la continuité de son existence. Winnicott note alors que les défenses primitives vont s'organiser pour opérer une protection contre la répétition d'une « angoisse impensable », ou contre le retour de l'état confusionnel qui accompagne la désintégration d'une structure naissante du Moi. Normalement, la mère remédie constamment aux effets de la privation affective, réparant ainsi la structure du Moi et rétablissant la capacité qu'a le bébé d'utiliser le symbole d'union, d'accepter alors la séparation et d'en bénéficier.

La non-disponibilité de la mère, un temps d'attente trop long, et le sentiment d'exister disparaît, l'enfant se retrouverait comme seul au monde, dans un état **d'être sans secours**.

Il va alors mettre en place des mécanismes de défense contre la réalité insupportable. Il va projeter à l'extérieur ce mauvais-sein qui ne vient pas assez vite, il va se faire l'illusion qu'il n'en a pas besoin ou qu'il ne le mérite pas, ou se faire l'idée que c'est à cause de sa « méchanceté » que ce sein se refuse à lui. Le passage de cette position « schizo-paranoïde » à la position dépressive peut être rendu difficile par ce non-accordage entre l'enfant et la réalité extérieure, sa fureur peut lui refuser l'accès à un monde où il serait le bienvenu... L'enfant peut refuser ce monde qui ne veut pas de lui, ou qui ne prend pas suffisamment soin de lui.

L'impensé du corps : masculin, féminin

Prenons une autre étape du développement de l'enfant et admettons qu'il a admis la réalité de l'autre. Il s'aperçoit qu'il existe une différence anatomique entre les individus. Comment traiter ce mystère, comment comprendre qu'il y a – soyons prudents- au moins deux sexes ? Et pourquoi n'en a-t-il qu'un des deux. Qu'est-ce qui est arrivé à l'autre pour avoir – en plus ou en moins – d'anatomie visible.

La blessure narcissique, ici, serait de constater qu'il a un des deux sexes, et pas les deux. Comment faire avec cette idée que l'Autre aurait quelque chose que je n'ai pas ! Quel scandale.

On connaît la réponse du sujet pervers. Celui-ci considère *qu'il y a des garçons et des non-garçons*, donc il n'y a qu'un sexe ! Problème résolu.

Qu'en est-il de l'idéologie, comme impensé du corps, selon que le corps se marque du sexe masculin ou féminin ? L'impensé de la différence sexuelle s'élabore-t-il en idéologie de la même manière chez la femme et chez l'homme ? Le garçon devrait-il son goût pour les abstractions théorisantes à la nécessité dans laquelle il serait de trouver toute urgence une explication unique et définitive devant le sexe de la fille et la menace qu'il représente pour l'intégrité de son pénis ? Il y aurait ainsi déplacement de l'investissement et de la valeur vers la tête. Granoff (Granoff, 1976), qui adopte cette thèse, estime que la fille, elle, se résignerait. Il y a surtout que le changement d'objet auquel elle est conduite accapare son investissement libidinal. La différence est alors dans la résignation, mais dans l'investissement narcissique du sexe, cet investissement connaît un sort différent selon que le corps est marqué d'un pénis ou d'un vagin, selon que son intégrité s'assure dans l'affirmation d'une non-faillie ou, au contraire, dans une reconnaissance du creux ou du possible. Ce qui suppose, pour que cette différence advienne, l'organisation du complexe d'Œdipe puisse se mettre en place. []

Donc l'idéologie pourrait prendre une forme différente chez le garçon que chez la fille. Leurs blessures narcissiques, lui craindrait de perdre, alors qu'elle, qui n'en a jamais eu, n'est pas sous la menace de la perte, pourraient provoquer une configuration idéologique différente selon



le sexe, en raison aussi de la construction de *l'appareil à penser les pensées* que nous examinerons plus loin.

Incapacité à agir (pulsion d'emprise)

Puisque nous sommes dans le corps, et son impensé, je peux introduire une notion de René Kaës de Mère anale.

Une telle mère entretient une dépendance très étroite chez son enfant ; elle exerce sur lui un contrôle strict, car elle redoute comme une perte trop grave pour elle que son enfant accède à l'autonomie. L'agrippement est mutuel, il empêche le passage vers la parole auquel seul le mouvement dépressif donne accès.

Une mère qui ne veut pas se séparer de son enfant... voilà qui me rappelle certaines situations, qui m'avaient amené à écrire mon texte sur *De L'amour à la folie maternelle* (Freléchoz, 2018), mais je n'aurais pas osé la nomination de mère-anale.

Rappelons l'analyse que propose K. Abraham (Abraham, 1966) de la phase sadique-anale du développement de la libido. Cette phase comporte deux modes de jouissance diamétralement opposés : le plaisir de l'expulsion et de la destruction, et le plaisir de la rétention et de la domination. Le contenu corporel est la forme la plus primitive de la propriété et, à cette étape, les personnes et les objets sont aussi ressentis comme des biens à capturer ou à rejeter.

La phase anale est la phase où l'enfant apprend à contrôler ses sphincters, pour garder ou donner ses selles. Il exerce les capacités musculaires que son développement neurologique lui permet de contrôler. C'est aussi le moment où il apprend à avoir une emprise sur le monde, il apprend à se déplacer, à agir sur le monde, à exercer son pouvoir dans le sens de sa capacité à se saisir du monde... pour autant qu'on l'autorise à faire cette expérience.

La « mère anale » ne permet pas cette expérimentation dans le réel, elle veut garder le contrôle sur l'enfant. Et l'enfant va tenter de se défendre.

L'obstacle habituellement opposé par la mère à la libre disposition des contenus intestinaux aboutit à deux conséquences. La première est la conviction, chez l'enfant, que la maîtrise exercée par la « Mère » exprime son intérêt pour la possession et le contrôle des contenus de l'intérieur du corps, qui deviennent ainsi la possession de cette « Mère », au détriment des possessions de l'enfant ; elle dispose de la « maîtrise des choses » comme l'écrit M. Torok (Torok, 1964). Une issue que trouve l'enfant pour se dégager de cette omnipotence contrôlante, pour en priver la « Mère » et pour se défendre de son désir pour elle, est de déplacer vers les activités mentales l'investissement libidinal qui était attaché aux contenus intestinaux, en traitant les productions mentales, les idées, comme des choses anales. La tête équivaut alors à l'intestin : en elle transitent ces idées qui procurent les plaisirs autoérotiques ou sadiques précédemment obtenus par les excréments, leur rétention et leur expulsion, le passage par la muqueuse du tuyau intestinal. Un premier lien corporel avec l'idéologie se dessine, et c'est une condensation : la tête est comme une ampoule anale dotée d'un sphincter, une vésicule idéologique.

À défaut, l'enfant surinvestit donc la pensée, les pensées, et il renonce à agir son pouvoir, sa capacité à agir dans et sur le monde. Ce qui renvoie à cette pulsion d'emprise dont je parle dans mon article « *Et si j'avais raison* » (Freléchoz, 2026). Cette prise de pouvoir nécessaire, indispensable, dans le sens de la capacité à agir dans le monde, à le contrôler, à le faire mien,



que l'enfant devrait pouvoir s'exercer à utiliser, pour en comprendre les limites, les effets et la responsabilité que son usage demande.

Il n'est pas le centre du monde. Narcissisme et position idéologique

On le voit, l'enfant dans son développement voit la réalité attaquer sa position phallique de toute-puissance. Il est issu du désir de deux autres, elle lui indique qu'il n'est pas le tout mais qu'il n'est qu'une partie du tout, qu'il ne possède pas l'autre mais qu'il doit l'attendre, etc...

Le sujet idéologique développe alors une pensée particulière, qui a l'avantage d'être, aujourd'hui on dirait virtuelle du type suivant :

*L'idéologie est le contenant d'une pensée sans limite immortelle et immédiate. Au lieu de maintenir l'écart à l'objet, le narcissisme abolit la distance entre le sujet et le monde, en la comblant par l'immédiateté imaginaire de l'objet idéologique qui abolit toute demande, comble toute perte, suture tout écart. Détaché du vécu corporel, il supplée à l'absence de l'objet réel toujours limité et périssable. L'idéologie substitue au corps périssable et **souffrant un corps d'idées**⁴ qui reçoit toute la préoccupation du sujet et qui, par lui, sera traité comme son corps : l'idéologie est le double, intégral et tout-puissant, du corps propre.*

À la place du corps de l'autre, de sa réalité immédiate mais sujette à l'absence, le sujet idéologique construit un corps de pensées, d'idées, qui n'ont pas besoin d'un corps, mais un corps de pensées qui vient tout combler. Un corps de pensées, sans l'appareil à *penser les pensées* de Bion, juste un bloc de pensées tout faites, qui répond à tout.

Mais comment le sujet idéologique, ou le sujet dans la position idéologique, fait-il avec la réalité, comment compose-t-il, ou ne compose-t-il pas, avec elle ?

René Kaës fait l'hypothèse suivante :

Triple allégeance narcissique de l'idéologie : l'Idéal, l'Idole et l'Idée

René Kaës distingue trois types d'allégeance à l'idéologie.

La définition de l'allégeance est la suivante : *une obligation de fidélité et d'obéissance. De soumission à...*

*Ce qui est en jeu dans la position idéologique, c'est une **organisation narcissique fondée sur un déni collectif** de perception de la réalité au profit de la toute-puissance de l'Idée, de l'exaltation de l'Idéal et de la mise en place d'une Idole, ou fétiche.*

Dans la position idéologique, le réel n'a pas lieu d'être. Il est remplacé par un idéal, une idée ou une idole, tout-puissant(e), répondant à tout, satisfaisant tout, offrant tout.

Allégeance à l'Idéal, idéologie

La position idéologique se constitue dans l'allégeance aux formations de l'Idéal. [] Selon cette dimension, l'idéologie soutient la recherche et l'acceptation de la parole de certitude, l'adhésion et la foi dans l'Idée.

Il existerait deux positions par rapport à **l'idéologie**.

⁴ Souligné par l'auteur.



L'étude de l'allégeance à l'Idéal dans l'idéologie rend nécessaire de distinguer au moins deux grandes catégories d'idéologies :

- 1. Celles qui proviennent des aspects archaïques du Surmoi dans le conflit qui l'oppose au Moi ; les idéologies qui dérivent de ce conflit en constituent des solutions par l'évitement œdipien : elles portent trace de ce conflit. Elles sont élaborées dans un rapport d'allégeance au Moi idéal et par conséquent toujours narcissiques et absolues dans leur pôle idéalisant ou persécuteur. Elles assujettissent ceux qu'elles soumettent en les conformant à un objet idéalisé, non assimilé (et non assimilable).*

Ici le défaut, la défaillance de l'environnement, l'impossibilité pour l'enfant de franchir cette étape le ramène proche de la position schizo-paranoïde. C'est l'idéalisation (de soi) et la diabolisation (de l'autre)

- 2. D'un autre type sont les idéologies élaborées dans la relation du Moi et de l'Idéal du Moi, c'est-à-dire consécutivement au remaniement œdipien des identifications. Elles sont plus relatives, moins dominées par les défenses psychotiques, davantage ouvertes à la reconnaissance de la réalité et aux expériences ; corrélativement, le Moi est devenu capable d'assimiler des objets d'identification successifs, contradictoires, mais non scindés, ceux-là mêmes qui constituent l'Idéal du Moi. Telles idéologies laissent se développer une plus grande tolérance à critique et au démenti ; les relations d'objet qu'elles définissent sont évoluées, rationnelles et gratifiantes. Elles constituent la base la plus commune des élaborations cognitives, critiques, créatrices, ou hypothétiques : le processus de symbolisation n'est pas radicalement réduit dans ce type d'allégeance.*

Ici l'enfant a pu intégrer une partie de la réalité, mais il échoue à parvenir à la position dépressive complète. Il oscille entre cette idéologie, et certains composants de la réalité extérieure.

On peut faire l'hypothèse selon laquelle, suivant le stade de développement qu'a atteint l'enfant – ou que son environnement a permis d'atteindre –, le recours à l'idéologie prendra des formes un peu différentes. Ci-dessus il est question de la relation d'objet, un stade primitif du développement, qui fait défaut. A la place l'enfant met un idéal qui viendrait combler ce manque de l'autre.

Ci-après, on serait dans l'étape d'après. L'objet a bien existé, il s'est manifesté et il est reconnu comme extérieur. La difficulté, insurmontable – d'où le recours à ce mécanisme de défense – qu'est l'idéologie, serait celle de la différence des sexes.

La fascination de l'Idole. Fétichisme, défense perverse et idologie

Une autre issue à la problématique de la différence des sexes peut-être le fétiche. Le terme *fétiche* désigne originellement un objet auquel on attribue des pouvoirs surnaturels magiques ou protecteur.

Le fétiche, à la place de l'objet, qui prend sa place et fait qu'il n'y a pas de manque, l'objet « magique, surnaturel » viendrait combler mon éprouvé de manque ou masquer la différence. Donc s'il n'y a ni manque, ni différence, pas de souci !

*L'allégeance de l'idéologie à l'Idole se forme dans la valeur de fétiche qu'elle prend pour certains sujets : une construction défensive contre le fantasme de castration et contre la perception de la différence des sexes. Selon cette dimension, l'idéologie est une **idologie**.*



L'idole, celle que j'idolâtre, que je vénère – comme certains chanteurs à certains moments du développement (adolescence)- vient combler définitivement ou provisoirement, ou masquer l'absence de l'autre, ou ma peur d'aller voir les autres. « *Je n'ai pas besoin d'aller voir les autres, la vedette un jour viendra et m'emportera dans ses bras...* », à chanter sur l'air « un jour mon Prince viendra... »

L'idéologie comme impensé du corps s'avère plus précisément impensé de la castration, impensé de la différence, suture au-delà de toute rupture. Si elle exclut le doute, si elle épargne d'avoir à faire expérience du sentiment de l'inquiétante étrangeté, c'est qu'elle désavoue la castration en maintenant la croyance en l'intégrité phallique. L'idéologie assure que rien ne fera défaut.

On supprime l'éprouvé du manque, qui nous pousse vers les autres, une abolition du désir- ce que réalise l'idéologie pour qui c'est l'ennemi juré- et donc un repli sur soi dans une satisfaction narcissique, toute-puissance, d'auto-suffisance...

L'allégeance à l'idée omnipotente

Nous serions ici dans une autre étape du développement- ou du défaut de développement. Ici serait en question la capacité de penser, et de l'appareil à penser les penser, ou plutôt de l'impossibilité à le mettre en place.

Dans ce chapitre, nous reprendrons l'hypothèse selon laquelle l'idéologie est une « pensée » contre le penser.

Comment se développe le penser dans son rapport au corps et au groupe ? Quelles modalités et quelles formes prennent dans l'idéologie la pensée, le penser et l'impensé ? L'idéologie est-elle porteuse d'un interdit de penser ?

*Dans cette analyse du « penser » idéologique, je suivrai essentiellement les propositions formulées par W.R. Bion (Bion, 1962, 1964) qui, plus précisément que tout autre, a tenté d'établir **le rapport de la pensée au corps propre, à l'activité psychique de la mère et au groupe.***

Pour Bion, la pensée dépend de l'issue de deux principaux processus mentaux. Le premier est le développement des pensées et suppose un appareil pour le manipuler. Le second est le développement de cet appareil, soit l'acte de penser (thinking). Je fais l'hypothèse que l'idéologie, en tant que système de pensées, fonctionne grâce à un appareil à penser d'un certain type. Son développement se rattacherait soit à une rupture dans le développement des pensées, soit à une rupture dans le développement du mécanisme du penser, soit dans les deux.

Il faut donc des pensées et un appareil pour les penser. Comment cela se constitue-t-il. Bion décrit la chose ainsi :

Le modèle qu'il propose est celui d'un enfant chez qui l'attente d'un sein s'unit à la « conscience » qu'il n'y a pas de sein pouvant procurer une satisfaction (le « non-sein en lui »). L'étape suivante sera décisive ; elle dépendra de la capacité qu'a l'enfant de tolérer la frustration et de la décision prise alors : échapper frustration ou bien la modifier.

Dans le cas où la capacité de tolérance à la frustration est suffisante, le non-sein en, lui devient une pensée et un appareil pour que le « penser » se développe ».

Dans le cas où, au contraire, la capacité de tolérance à la frustration est insuffisante, le « mauvais » non-sein interne oblige à décider entre fuite devant la frustration ou la



modification. De la solution fuite résulte un écart significatif avec les événements, et ce qui devrait être une pensée devient un « mauvais » objet indiscernable d'une chose interne évacuer. « En conséquence, le développement d'un appareil pour penser est troublé et à sa place se produit un développement hypertrophié du mécanisme de l'identification projective », c'est-à-dire non pas un appareil pour penser les pensées, mais un appareil pour débarrasser la psyché de l'accumulation de mauvais objets internes. La prédominance du mécanisme de l'identification projective rend confuse la distinction entre soi et l'objet externe, et ceci a pour conséquence d'empêcher toute perception de dualité, puisque la distinction entre sujet et objet ne peut être reconnue. L'évacuation par l'identification projective de ce qui est douloureux et persécutoire s'effectue soit pour sauvegarder en ce qui est idéalisé, soit pour que quelqu'un, la mère, le leader, tel(le) participant(e), le reçoive en dépôt et le garde.

Reprenons. La capacité de penser dépendrait de la capacité à accepter la frustration du fait que le sein que je veux n'est pas temporairement là. Ceci obligerait à penser l'absence- ce qui n'est pas là- ou alors décider que cette absence est intolérable et qu'il faut donc évacuer cette sensation par le mécanisme de l'identification projective chez l'autre. La sensation est expulsée chez l'autre qui doit la pendre en charge, je ne veux pas le savoir, ou le penser.

Mais que se passe-t-il chez l'autre qui reçoit ou à qui sont adressés ces sensations ? La réponse de Bion :

Dans Learning from experience (Bion, 1962), Bion souligne qu'une fonction fondamentale de la mère est de tolérer et d'élaborer les aspects destructifs et douloureux que l'enfant évacue par l'identification projective. Cette fonction est la fonction alpha, c'est-à-dire la capacité de penser, de rêver, rappeler, d'intégrer et d'établir une distinction communicante entre le Conscient et l'Inconscient grâce à une transformation des données de l'expérience. L'exercice de cette fonction par la mère permet sa formation chez l'enfant. Le défaut de celle-ci chez la mère produit un effet de renforcement analogue à un feed-back positif : la mère restitue telles quelles à l'enfant ses identifications projectives en y ajoutant les siennes propres.

On voit bien ici l'importance de la mère- l'environnement- dans la possibilité pour l'enfant d'accéder ou pas à la capacité de penser ses pensées.

*Dans son texte de 1964, Bion insistait surtout sur le fait que l'incapacité de tolérer la frustration, chez la mère comme chez l'enfant, fait obstacle au développement des pensées et d'une capacité de penser. Il notait également que dans le cas où l'intolérance à la frustration n'est pas assez grande pour susciter la fuite, cependant trop grande pour supporter la prédominance du principe de réalité, la personnalité développe le sentiment d'omnipotence, comme substitut à l'union de la préconception (ou de la conception) avec l'actualisation négative : « Ceci entraîne la présomption de l'omniscience comme substitut à l'apprentissage par expérience à l'aide des pensées et de l'acte de penser. Il n'y a donc aucune activité psychique pour faire la discrimination entre le vrai et le faux. **L'omniscience substitue à la discrimination entre le vrai et le faux une affirmation dictatoriale qu'une chose est normalement bien et l'autre mal** ». (Bion, 1964)*

L'appareil à penser les pensées n'a pu se mettre en place, alors à la place, il y a des idées toutes faites, des affirmations qui ne tiennent pas compte du réel, ni des connaissances ou de l'évolution des connaissances, la science avec ses doutes, son cheminement est vécu comme trop incertain et donc réfuté.



L'abstraction ne résulte pas, dans le penser idéologique, d'une élaboration des caractères particuliers de l'expérience, mais d'une coupure d'avec l'expérience et sa répudiation.

Les faits, la réalité ne comptent pas. Ce ne sont pas les faits qui construisent la croyance, mais les croyances qui construisent la réalité.

Comment sortir, ou dépasser, la position idéologique

Comment, à quelles conditions et avec quels effets peut s'effectuer le dépassement de la position idéologique chez les individus et dans les groupes ? La question n'est pas seulement celle du passage d'une position fondée sur le clivage, le déni, la fétichisation, l'idéalisation, la répétition et la clôture à une autre position inaugurée par la dépression et, par l'avènement d'une aire transitionnelle ; c'est aussi celle de la fonction de ce passage.

Comment passer d'un fonctionnement schizo-paranoïde, avec ses modes de défense basés sur le déni, à un mode de fonctionnement différent grâce à des expériences d'objets transitionnels pour parvenir à la position dépressive.

Celle-ci admet que les objets ne font pas partie de moi, que pour autant je n'ai pas à les expulser, mais que je peux entrer en relation avec l'autre. Ce qui suppose que j'admette mon désir pour l'autre et, en conséquence, le pouvoir que l'autre peut avoir sur moi à travers le désir que j'ai pour l'autre.

Ce moment est important, aussi bien dans le développement individuel que dans l'évolution du groupe : il caractérise le passage des objets fantasmatiques partiels, envers lesquels s'exerce le contrôle omnipotent, vers des objets perdus, qui ont désormais un destin propre et que le recours à la figuration mythopoïétique va permettre de questionner.

Le mot mythopoïèse, emprunté au grec, désigne l'activité de création d'un mythe, c'est-à-dire d'un type de récit structuré par des règles d'énonciation spécifiques, par des contenus symboliques et par des intentions signifiantes relatives aux origines, aux fins ultimes et aux accomplissements du destin d'un groupe. [] L'activité mythopoïétique suppose l'usage d'un espace transitionnel collectif.

L'objet transitionnel (souvent le doudou) est un objet matériel d'une possession non-moi du bébé, marquant la transition entre la fusion totale avec la mère et la prise de conscience de la réalité extérieure.

Cet objet, matériel ici et pas humain, permet à l'enfant de faire la transition entre la mère -son absence et ses retours- et la frustration que cela peut engendrer. Le doudou est la mère et n'est pas la mère, il vient d'elle, il la représente et il me permet de franchir le gouffre du temps qui me sépare de son départ et de son retour.

Le doudou « c'est comme si c'était maman », et c'est une métaphore. Et cette métaphore amorce le processus de symbolisation. Un symbole est tout signe qui représente la réalité. Cet objet, le doudou, je vais pouvoir le manipuler, le prendre dans mes bras, le câliner, ou le jeter contre le mur en raison de son insuffisance à me consoler. Ainsi je vais pouvoir amorcer une relation avec lui, un dialogue, une confrontation, sans craindre, comme dans la position schizo-paranoïde, des mesures de rétorsion de sa part !

L'objet transitionnel permet à l'enfant d'élargir ses intérêts au-delà de l'union illusoire avec la mère. L'objet transitionnel, en tant qu'il est l'enfant pour la mère, permet aussi à la mère de



maintenir l'union incluant la séparation⁵ d'avec l'enfant, et d'éviter ainsi de constituer celui-ci en objet fétiche, c'est-à-dire en sujet idéologique.

L'objet transitionnel permet donc d'être séparé tout en restant lié.

Pour le groupe l'équivalent de l'objet transitionnel serait la mythopoïèse, la capacité à fabriquer un mythe, une histoire du groupe, une allégorie de celui-ci avec la possibilité qu'offre le « comme si... ». L'usage de la métaphore permet des scénarios ouverts, des positions qui peuvent changer, des rôles susceptibles d'évoluer. Le contraire donc de la position idéologique ou tout est figé.

Conclusion

Comment conclure ?

Permettez-moi une sorte d'auto-analyse de ce que ce texte m'a obligé à faire.

Au départ, ma curiosité pour l'idéologie pouvait être rapporté à la position schizo-paranoïde. L'idéologie c'est la faiblesse des autres, une façon pour eux de se réfugier dans *un prêt-à-penser* qui leur évite d'avoir à réfléchir. Pour ma part, bien sûr, j'échappais à cette facilité, et j'étais du côté des « bons ».

Le jugement péjoratif sur l'idéologie suppose et maintient l'idéal d'une connaissance vraie et d'une pratique juste dont la science ou la théologie sont toujours sollicitées de pourvoir les fondements ultimes. La science, comme la théologie se constituent en savoir suturant.

La lecture du livre, le résumé que je m'en suis fait, l'obligation dans laquelle il m'a mis de réfléchir à mon idéologie personnelle et groupale a confronté mon narcissisme et ébranlé certaines croyances.

Comment analyser l'idéologie, sans être pris soi-même dans l'alternative psychotique et dans le piège manichéen du Vrai et du Faux, du Bien et du Mal absolus, sans produire l'antidote même contre le doute et l'insécurité : un nouveau dogme ?

Alors j'ai dû m'ouvrir au doute, à la relativité, à l'incertitude, d'un savoir temporaire, susceptible d'être remis en question, qui vient une fois de plus mettre à mal mon narcissisme autour du savoir.

[] ...lorsque nous acceptons de nous interroger dans la vérité de l'idéologie (la nôtre, celle d'un groupe ou d'une classe sociale) plutôt que de professer l'idéologie de la vérité.

Tant que la connaissance s'avoue être ouverte sur des incertitudes dans la construction même de son objet, elle s'étaye sur un manque à penser ou à vivre, elle s'élabore en dépit de ses limitations.

*En dépit de- et non en déni de. Si la démarche enquêtrice de la connaissance s'inscrit plutôt dans ce **dépit**, elle n'en est pas moins, en sa marque originelle, une quête de savoir et de pouvoir quant à cela même qui fait défaut.*

Alors, je dois faire face à mon dépit, dépit de ne pas savoir, dépit de devoir encore apprendre, défi de poursuivre cette quête de la connaissance et de sa relativité.

Et pour terminer ce texte une réflexion de A. Green (Green, 1969) : « *Les dieux de la science sont eux-mêmes soumis à la vérité. La vérité doit inclure non seulement le rapport au vrai et la*

⁵ Souligné par l'auteur.



dénonciation du faux, mais aussi le rapport à la vérité du désir, à ses travestissements et aux produits de l'illusion. Il ne s'agit donc pas de dénoncer l'idéologie ou de l'exclure, mais de l'inclure comme forme de la vérité du désir: ».

Et si j'en crois cette nouvelle idéologie, que l'on va bientôt nous vendre après nous en avoir rendu dépendant, je parle de l'I.A comment va-t-elle intégrer ce facteur, le désir humain, et tous ces avatars !

Références

- Abraham, K. (1966). Mélancolie et névrose obsessionnelle. Deux étapes de la phase sadique-anale du développement de la libido. In *Œuvres complètes. Tome II : 1918–1925. Développement de la libido, formation du caractère et études cliniques* (p. 269-294). Payot.
- Bion, W. R. (1962). *Learning from Experience*. Heinemann.
- Bion, W. R. (1964). Théorie de la pensée. *Revue française de psychanalyse*, 28(1), 75-84.
- Fain, M. (1981a). Diachronie, structure, conflit oedipien : Quelques réflexions. *Revue française de psychanalyse*, 45(4), 985-998.
- Fain, M. (1981b). La communauté de déni. In *Le désir de l'interprète*. Aubier.
- Freléchoz, T. (2018, novembre 18). *De l'amour au pouvoir jusqu'à « la folie maternelle »*. Cahiers de la SIPsyM N. 5. <https://www.sipsym.com/images/CahiersSIPsyM/N05-Delamouraupouvoir>
- Freléchoz, T. (2026). *Balade avec mes « influenceurs » Tome V: et si j'avais raison ?* Cahiers de la SIPsyM N. 66. <http://www.sipsym.com/images/CahiersSIPsyM/N66-Sijavaisraison.pdf>
- Freud, S. (1926). *Hemmung, Symptom und Angst*. Internationaler Psychoanalytischer Verlag.
- Freud, S. (1933). Sur une conception du monde. In *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse: XIX*. Presses Universitaires de France, 2010.
- Granoff, W. (1976). *La pensée et le féminin*. Flammarion, 2004.
- Green, A. (1969). Sexualité et idéologie chez Marx et Freud. *Études freudiennes*, 1, 187-217.
- Kaës, René. (2016). *L'idéologie : L'idéal, l'idée, l'idole*. Dunod.
- Torok, M. (1964). La signification de l'« envie du pénis » chez la femme. In J. Chasseguet-Smirgel (Éd.), *La sexualité féminine* (p. 203-246). Payot.
- Winnicott, D. W. (1965). The Theory of the Parent-Infant Relationship. In *The Maturational Processes and the Facilitating Environment*. Hogarth Press.